

Un beau soleil intérieur Désillusion et euphorie

Maxime Labrecque

Gianni Amelio : La tendresse
Number 315, September 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89211ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, M. (2018). Review of [Un beau soleil intérieur : désillusion et euphorie]. *Séquences : la revue de cinéma*, (315), 24–25.



Une femme amoureuse

Un beau soleil intérieur

Désillusion et euphorie

Origine : France / Belgique

Année : 2018

Durée : 1 h 34

Réalisation : Claire Denis

Scénario : Christine Angot, Claire Denis, d'après l'œuvre de Roland Barthes

Images : Agnès Godard

Montage : Guy Lecorne

Musique : Stuart A. Staples

Son : Gert Janssen

Direction artistique : Arnaud de Moleron

Costumes : Judy Shrewbury

Interprètes : Juliette Binoche (Isabelle), Xavier Beauvois (Vincent), Philippe Katerine (Mathieu), Josiane Balakso (Maxime), Nicolas Duvauchelle (L'acteur), Gérard Depardieu (Denis, le voyant), Alex Descars (Marc), Sandrine Dumas (Ariane)

Producteur(s) : Olivier Delbosc

Dist. : Métropole Films

MAXIME LABRECQUE

Dans un bar, Isabelle (Juliette Binoche) discute avec son amant, un banquier arrogant et prétentieux. Un salaud – comme elle le dit elle-même – mais qui lui donne des orgasmes paradoxaux. Plus elle pense à quel point c'est un salaud, plus elle jouit. Le banquier manipulateur, qui traite quiconque comme un subalterne, lui annonce qu'il ne quittera jamais sa femme. Pendant toute la discussion, la caméra alterne, se balance doucement d'un personnage à l'autre, bercée par le flot de leurs paroles à demi-convaincues. Claire Denis dynamise le champ-contrechamp dans cette séquence continue, où le style visuel fait écho à l'ambivalence émotionnelle d'Isabelle. Entre désillusion et euphorie, celle-ci ne souhaite qu'une chose : «J'ai envie d'avoir un amour, moi. Un vrai amour». Cette exclamation criante d'honnêteté, sans filtre ni retenue, témoigne d'un sentiment universel, clamé par une femme amoureuse et maintes fois éconduite. Un cri du cœur profond et véritable, un désir tout simple qui s'exprime à tout âge. Sans être volage, Isabelle a quelques amants qu'elle sélectionne soigneusement ou qui se révèlent spontanément selon les circonstances. Dans un rôle léger mais sympathique, Mathieu (Philippe Katerine) croise Isabelle en faisant ses courses et lui

propose une escapade champêtre dans le Lot. Elle refuse poliment. Un soir, elle se laisse séduire par un ami acteur qui veut laisser pourrir la situation avec sa femme par lâcheté. À leur étonnement respectif, ils passent la nuit ensemble; un moment merveilleux pour Isabelle. Une possibilité d'amour qui la remplit de joie, mais cette idée ne s'avère qu'une autre pointe d'espoir éphémère. L'acteur, un autre pauvre type, regrette d'avoir couché avec elle. Les hommes se jouent d'elle, pas nécessairement par méchanceté, mais par lâcheté, par manque de considération ou par mollesse, ce qui n'est guère mieux.

Le film de Claire Denis n'est pas pour autant moralisateur, et Isabelle n'est certainement pas représentée comme une victime. Plutôt, il est empreint d'une douceur enveloppante et suit un personnage complexe et beau, tout simplement. Un personnage qui s'affirme et qui s'accepte peu à peu. Le sujet peut ainsi faire songer au superbement divertissant et poignant *Gloria* (2013) de Sebastian Leilo, qui s'intéresse à une femme d'un certain âge en quête d'elle-même, d'amour et de liberté; une liberté corporelle et émotionnelle. Là où la chanson éponyme *Gloria* constituait un moment cathartique dans le premier film, la chanson *At Last*, avec toute sa

puissance veloutée, arrive à un moment opportun dans celui de Claire Denis et incarne les émotions de la protagoniste. Artiste accomplie, c'est notamment par son art qu'Isabelle parvient à canaliser sa honte, sa rage et son désenchantement. Elle s'affirme, finalement, laissant le banquier, l'acteur et son ex-mari. Elle décide d'avoir le dernier mot. Elle se choisit.

C'est avec une écriture brillante et juste – caractéristique des films de Claire Denis – que la cinéaste adapte librement l'essai *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes. Même si la musique jazz, le piano éthéré et les accents nocturnes dominent cette œuvre cinématographique et qu'il contient maintes parts d'ombre, *Un beau soleil intérieur* demeure un film radieux, lumineux et qui respire, comme peut le laisser présager le titre. C'est donc avec un certain souffle et un léger flottement que l'on suit Isabelle dans cet amalgame composé de fragments de vie professionnelle, amoureuse et familiale. Sans être particulièrement bouleversant ou révolutionnaire, *Un beau soleil intérieur* dépeint Binoche avec une douceur et une vulnérabilité qui ne sont pas névrotiques. On pourrait effectuer un rapprochement avec la quête personnelle et spirituelle que portait Anne-Marie Cadieux dans *Le bonheur c'est une chanson triste* (2004) de François Delisle. D'une certaine manière, le film de Claire Denis exprime cette quête de bonheur, cette recherche fondamentale et intime. Plutôt que de parcourir les rues de Montréal en pleine canicule et de demander aux passants quelle est leur idée du bonheur, la réalisatrice pose sa caméra sur le personnage d'Isabelle à un moment charnière de sa vie. Son bonheur dépend-il des autres ou d'elle-même? Ce désir universel – vouloir être bien, tout simplement – ne s'estompe certainement pas en vieillissant. Mais le pouvoir du film consiste à montrer – et non pas à démontrer, car la nuance est importante – une acceptation de soi et une confiance en l'avenir. Le

message n'est pas plaqué, et le personnage central ne devient pas une figure d'émancipation héroïque. Elle est ambivalente et tout n'est certainement pas résolu à la fin du récit. Même si elle s'affranchit en partie des hommes qui l'entourent et qui la tirent vers le fond, Isabelle demeure tout de même en quête d'amour. Une quête éternelle, sans doute.

L'une des scènes les plus mémorables arrive à la toute fin, alors qu'Isabelle consulte un voyant adepte des pendules. Dans ce petit rôle surprenant, Gérard Depardieu s'avère convaincant. Sans artifices, la discussion en apparence badine suit son cours, emprunte des détours au gré des prédictions du voyant. Le film aurait pu ne consister qu'en cette séquence tant elle captive. Alors que défile le générique, les deux personnages discutent des relations d'Isabelle, des retours, des espérances, des piétinements. Cette discussion d'une douceur fascinante, bercée par la voix étonnamment envoûtante de Depardieu, nous fait oublier la caricature qu'il affiche de lui-même depuis quelques années. Cette séquence démontre le pouvoir de la parole et le poids des croyances, qu'elles soient assumées ou simplement distrayantes. *Un beau soleil intérieur* n'est pas particulièrement audacieux dans sa forme ou son sujet, mais il fait du bien. Plusieurs films récents semblent d'ailleurs s'inscrire dans cette tendance, à l'instar de *Call Me By Your Name*, par exemple, qui ne transforme pas la vie en destin et qui ne plaque pas des péripéties inutiles ou des personnages antagonistes lourds. Ils sont la preuve que le qualificatif «léger» ne doit certainement pas être associé à une vacuité. Si l'on peut avoir l'impression que peu de choses se passent, en réalité tout un monde d'émotions subtiles est finement déployé. *Un beau soleil intérieur* se laisse regarder plusieurs fois tant de nombreuses nuances apparaissent dans le jeu de Binoche, qui porte cette œuvre avec finesse, force et authenticité. ▲

Le film de Claire Denis n'est pas pour autant moralisateur, et Isabelle n'est certainement pas représentée comme une victime. Plutôt, il est empreint d'une douceur enveloppante et suit un personnage complexe et beau, tout simplement.

*Une liberté corporelle
et émotionnelle*

